

[Anecdotes]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 48

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181527>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de père, cet homme qui, assis là, dans un calme effrayant, se posait, devant elle, comme un juge terrible. Annita sentit ses jambes s'affaisser sur elle. Que n'avait-elle pas à redouter pour le jeune homme qu'elle aimait depuis la partie de chasse de la Bernina, et auquel elle avait donné tout son cœur avec cette effusion propre aux enfants du Sud.

Annita chercha, en vain, des paroles pour répondre. Jamais elle n'eût osé proférer un mensonge en face de ces yeux ardents, qui la fascinaient, et... dire la vérité... c'était prononcer la sentence de mort de tout ce qu'elle avait de plus cher au monde. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle envoya un regard suppliant sur la figure courroucée de Marco, dont les traits, décomposés par une rage sourde, la faisaient frémir. Mais la figure de Marco resta la même; semblable au serpent à sonnettes, son œil de démon avait un empire magnétique sur ses victimes. Elle ne put résister à cet homme diabolique et finit par avouer, en balbutiant, que, peu de jours après la rencontre de la Bernina, Antonio lui avait écrit pour lui déclarer son amour, et lui demander la permission de la revoir une fois.

— Et tu as accordé le rendez-vous? s'écria, en se levant de son siège, le vieillard, à qui les yeux sortaient de la tête. Dis, lui as-tu accordé le rendez-vous? L'as-tu fait? A-t-il déjà été ici?

— Oui! répondit Annita d'une voix éteinte et avec un profond soupir.

Il n'est pas rare que chez les natures violentes, emportées, et qui, pour les moindres bagatelles, se laissent aller aux plus effroyables accès de colère, aux actes de la barbarie la plus sauvage, l'annonce inattendue du fait qui devrait amener, en eux, la colère à son paroxysme, a, tout précisément, l'effet contraire. Ce fut ici le cas, tant il est vrai que les extrêmes se touchent. Cet aveu inattendu, de tout ce qu'il redoutait le plus au monde, l'ébranla si fort qu'il retomba comme une masse dans son fauteuil, où il resta plongé dans une profonde méditation. Tout d'un coup, quelque chose de semblable à un sourire, se montra sur son visage, et ce fut d'un ton, relativement doux, qu'il ordonna à sa fille de lui raconter quand et comment l'entrevue avait eu lieu?

La chose s'était passée le plus simplement possible. Annita, cédant à l'impulsion de son cœur, avait écrit à son bien-aimé, pour lui fixer un jour où elle savait que son père, constamment errant dans les montagnes, serait absent. Sous le travestissement de berger de Bergame, en passage, Antonio s'était trouvé au rendez-vous, et les deux jeunes cœurs avaient profité de ce délicieux moment pour se jurer, selon l'usage, de tout ce qui a vingt ans et qui aime, amour éternel et fidélité à toute épreuve. Ils avaient, en outre, décidé qu'Annita essaierait, peu à peu, de sonder les intentions de son père à l'endroit du mariage, après quoi on laisserait tout aux soins de l'avenir.

Si Annita fut ébahie du calme avec lequel son père écouta la seconde partie de ce qu'elle avait à lui raconter. Non-seulement il ne lui montra plus de colère, mais il alla jusqu'à prendre des airs de gaieté, qui, vu le manque d'habitude, avaient quelque chose de passablement grimaçant.

— Eh bien Annita! reprit-il, après un long silence, les choses sont arrivées tout autrement que je ne m'y serais attendu. Tu es mon unique enfant! Tu es le seul être qui me soit cher sur la terre. Voilà bien des années que je règne là-haut, dans les montagnes. J'y suis roi. Peu d'êtres de ce genre humain que je méprise et qui a rempli d'amertume ma jeunesse, ont essayé de pénétrer dans nos domaines, et aucun de ceux qui l'ont tenté n'y sont revenus une seconde fois.

Ici, le vieillard se tut et jeta un coup d'œil étrange sur les armes groupées contre la paroi. Un certain sourire passa sur ses traits, mais ce sourire était absolument dépourvu de chaleur et ressemblait à un de ces pâles éclairs qui se montrent parfois derrière les échaucures des sommités des montagnes.

Maintenant je vieillis, poursuivit Marco avec une certaine amertume, et l'idée qu'un autre viendra parcourir mes domaines, m'est insupportable. Je ne puis me faire à la pensée qu'on viendra abattre, à coups de fusil, les beaux ani-

maux que j'ai élevés avec tant de soin, et profiter de toute la peine que je me suis donnée pour peupler mon Alpe des plus beaux chamois. C'est pour quoi, jeune fille, je voulais t'élever à la vie de montagne et t'apprendre à me succéder, je voulais faire de toi la reine des montagnes. Et maintenant tu donnes ton cœur à un autre, tu veux abandonner ton vieux père, et détruire le seul projet qui m'attachât encore à la vie!

Annita resta anéantie. Puis, tout à coup, avec toute l'impétuosité passionnée des gens du midi, elle se jeta aux pieds de son père dont elle embrassa les genoux, en s'écriant: « Il m'est impossible de faire autrement, dût-il m'en coûter la vie! Je l'aime! » Puis, voyant que son père continuait à la fixer en silence, elle ajouta: « Est-ce qu'Antonio ne pourra pas, mieux que moi, accomplir la tâche que tu m'avais destinée? Tiens-tu donc moins à ta fille qu'à tes chamois? »

Marco continua de garder le silence. Puis peu à peu son front se dérida; il dit sèchement:

— J'y réfléchirai. En attendant, j'exige que tu me promettes qu'Antonio ne reparaitra pas ici avant que le fœhn commence à fondre la neige des montagnes. Si alors, il ne t'a pas oubliée et que tu l'aimes encore, il pourra venir. Mais qu'il ne croie point, pour cela, avoir gagné la partie. Le vieux Marco demande encore des épreuves avant de lui céder son bel héritage.

Annita, au comble du bonheur de ce que la chose prenait une tournure si douce, promit tout ce que son père voulut. Quant à Marco, il ne se dérida pas. Après qu'il eut formulé toutes ses exigences, et qu'Annita eut accédé à tout, il lui intima, d'un geste impérieux, l'ordre de quitter immédiatement la chambre. Et, celle-ci partie, il verrouilla soigneusement la porte. Il est presque inutile de dire qu'Antonio ne tarda pas à être informé de l'étrange conversation que nous venons de rapporter, ainsi que des conditions comparativement favorables, auxquelles le vieux Marco daignerait l'accepter pour son gendre. Antonio prit, de son côté, toutes les mesures pour faciliter à Annita l'accomplissement de sa promesse.

(A suivre.)

DIALOGUE.

- Jules, dors-tu ?
 — Et si je ne dormais pas que me voudrais-tu ?
 — Prête-moi trois francs.
 — Eh bien! je dors.
 — Mais tu me parles ?
 — Ah! c'est que je rêve.

Le Conseil d'école de la Basse-Autriche a décidé que les vieux instituteurs qui ne seraient plus à la hauteur de leurs fonctions seraient mis à la retraite et conserveraient leur traitement actuel comme pension. — Il est regrettable de voir les monarchies donner quelquefois des leçons aux républiques.

En wagon :

Deux voyageurs causent ensemble de la qualité du vin. « Il sera bien faible, bien petiot », disait l'un.

— « Il va sans dire, répondit l'autre, qu'il ne peut pas être comparé au septante. »

Puis, retiré dans le coin, un vieux bonhomme ajouta à demi-voix :

— « Vai, mà lo septante laissivé lé zhomme in route, tandis que cé de sti an lé raminé à la maison. »

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.